

Peut-on encore parler de l'universalité des valeurs morales?

La question est loin d'avoir, aujourd'hui, une simple portée théorique ni d'être limitée au cadre d'un débat étherique entre différentes écoles philosophiques. Il est ici question des valeurs et non pas, plus vaguement, de l'universalité de la loi morale, notion éminemment judéo-chrétienne et dont la formulation la plus prégnante se trouve dans le Décalogue biblique, véritable charte morale de l'humanité civilisée.

Maurice-Ruben Hayoun

Spécialiste de la philosophie médiévale, allemande et de littérature biblique

La question est loin d'avoir, aujourd'hui, une simple portée théorique ni d'être limitée au cadre d'un débat étherique entre différentes écoles philosophiques. Il est ici question des valeurs et non pas, plus vaguement, de l'universalité de la loi morale, notion éminemment judéo-chrétienne et dont la formulation la plus prégnante se trouve dans le Décalogue biblique, véritable charte morale de l'humanité civilisée. Mais voilà, depuis les ravages de mai 68, nul ne peut plus s'en prévaloir publiquement sans risquer d'être voué aux gémonies ou d'être taxé de réactionnaire... Pourtant, c'est bien la faille qui caractérise aujourd'hui à la fois notre civilisation européenne et la culture humaniste à laquelle elle a donné naissance.

Coupons court d'emblée à un malentendu: aucune culture, si élevée soit-elle, ne sort indemne des aléas de l'histoire qui n'est autre qu'un interminable cortège de conflits, de massacres et de persécutions, religieuses ou autres. Je veux dire, pour parler clairement, que le judéo-christianisme dont on espère enfin une salutaire résurrection, n'a pas pu empêcher la Shoah ni l'extermination de tant de millions d'hommes, de femmes et d'enfants de toutes nations et de toutes origines.

Mais il ne faut jeter le bébé avec l'eau du bain: si une Europe déchristianisée a fait une rechute dans un paganisme inhumain d'où les valeurs bibliques et évangéliques l'avaient laborieusement extraite, ce fait ne suffit pas pour condamner les valeurs qui gisaient à son fondement: ces valeurs ne se trouvent pas disqualifiées pour autant. Si elles avaient continué d'exister, de s'imposer à l'humanité européenne, nous n'en serions pas arrivés là. Certes, si on ouvre les journaux ou si l'on regarde la télévision, il est surtout question de déficits économiques ou financiers, de la bonne ou mauvaise santé des banques, mais jamais de déficits ni de manque à gagner moraux.

Aujourd'hui, pourtant, toute l'Europe, et pas seulement elle, a totalement oublié la terrible phrase de Caïn, le premier meurtrier de l'Histoire, qui eut le front de répondre à la divinité qui s'enquerrait symboliquement du sort réservé à son frère Abel: Suis je le gardien de mon frère?

Et cette déploration ne porte pas sur la réponse introuvable à cette question, elle porte simplement sur son existence pure. Qui s'en soucie aujourd'hui?

Cette situation me fait penser à un épisode passé inaperçu durant les troubles engendrés par mai 68. Ce qui m'y fait penser n'est autre que la philosophie morale de Levinas, définie dans son maître livre Totalité et infini, mais aussi dans Difficile liberté et le Temps et l'Autre... A ce moment-là, le collègue et ami du grand philosophe judéo-français, le protestant Paul Ricœur était le doyen de la faculté de Nanterre. Et un jeune étudiant en philosophie avait émis la remarque suivante que je résume en substance sans être en mesure de la restituer verbatim: je suis venu étudier la philosophie à l'université, je ne suis pas là pour subir les prêches d'un pasteur (Ricœur) et d'un rabbin (Levinas)...

Ce philosophe en herbe méconnaissait visiblement les œuvres de Spinoza et de Bergson dont les spéculations respectives touchaient justement à l'éthique, pour l'un, et aux deux sources de la morale et de la religion pour l'autre. Dans les deux cas, des valeurs attestant la genèse religieuse du politique. Plus près de nous, même s'il a, durant quelque temps, évolué dans un voisinage peu recommandable (avec les Nazis, un peu comme Martin Heidegger), Carl Schmitt a réuni quatre conférences en un petit volume, intitulé Politische Theologie. Il y montrait que la plupart des valeurs démocratiques ou libérales de notre temps sont la forme laïcisée ou sécularisée de thèmes religieux d'origine biblique. On pourrait même en dire autant de la charte des droits de l'homme et citoyen...

L'homme, voilà la valeur suprême, non pas qu'elle soit au-dessus des essences métaphysiques, mais le respect de sa dignité inaliénable et irrémédiable est le marqueur distinguant le bien du mal et l'humanisme de la barbarie. Par malheur, la frontière tend à s'estomper entre ces deux régions, normalement séparées par une insurmontable tension polaire.

Nous évoluons, contre notre gré, dans une sorte de relativisme moral, où tout se vaut, tout est légitime et quand ce n'est pas vraiment le cas, eh bien on invente une nouvelle légitimité... Gare à ceux qui auraient l'audace de s'en prendre à cela, on les accuserait de vouloir rétablir un ordre moral, largement discrédité. Le meilleur exemple en est ce qui suit

Récemment, dans une homélie consacrée à la mémoire d'un saint homme, un prêtre de l'église catholique égorgé alors qu'il célébrait la messe dans son église, un important prélat a parlé de déviations, suscitant une forte polémique. Mais sommes nous en droit d'exiger de ces hommes d'église autre chose que la défense intelligente des valeurs en lesquelles ils croient ? Et à quoi d'autre serviraient ils s'ils ne le faisaient pas ? Est-il raisonnable d'attendre d'un homme d'église ou d'un religieux tout court, qu'il admette en sa créance, sans discuter, ce que les saintes Ecritures en lesquelles il croit, condamnent sans appel?

Certes, nous sommes tous tenus de respecter les lois de l'Etat et de la République. Mais il demeure que tout ce qui est légal n'est pas forcément légitime. La tradition talmudique, sous le nom d'un certain Sage nommé Samuel, a frappé un adage qui règle les rapports entre la fois

et le gouvernement de la cité : Dina de-malkhouta dina, la loi du royaume, c'est la loi... Mais cette loi doit être appliquée avec mesure et discernement.

Quand on voit les critiques violentes que nous adressent les barbares fanatiques au sujet de notre prétendue déchéance morale, de notre inaptitude à adhérer à l'unique bonne religion à leurs yeux, on se demande s'il n'est pas grand temps de réhabiliter un grand système éthico-religieux qui est le judéo-christianisme...

Tout système de valeurs morales ordonne et préserve la vie humaine, la pratique du bien et la bienveillance à l'égard de son prochain. Tout le reste relève du ritualisme, propre à chaque groupe ethnique. Mais l'essentiel, comme dirait Hegel, c'est l'universel. Or, si les valeurs morales ou éthiques sont universelles, les rites qui leur servent d'écrin ne le sont pratiquement jamais.

La culture européenne fait face à des défis qui peuvent compromettre durablement, voire définitivement, son avenir. Si elle veut éviter la catastrophe et la faillite morale, elle doit réagir, renaître, renouer avec les valeurs qui l'ont maintenue en vie jusqu'à nos jours. Les réponses ne peuvent plus être ce qu'elles sont, tant l'indigence de la politique, stricto sensu, saute aux yeux. Comment faire face à cet afflux massif de tous ces déshérités, chassés de chez eux par les fléaux de notre temps, la guerre, les persécutions, la famine, la maladie et l'insécurité?

Jusqu'à présent, on s'est contenté de rustines morales. On est bien loin de ce que préconisait Emmanuel Levinas en parlant d'être "l'otage d'autrui", c'est-à-dire d'être justement le gardien de son frère, quoi qu'il fasse ou nous fasse, au péril même de notre propre vie. Certes, comme le disait Ricœur qui n'était pas d'accord avec cette attitude extrême, c'est excessif et hyperbolique.

Mais voilà, l'existence nous montre chaque jour que Dieu fait qu'il faut beaucoup exiger de soi pour être à peu près certain d'obtenir quelque chose

Nos valeurs sont elles universelles?

12 févr. 2012

Par T.multeau

Blog : Le blog de t.multeau

La récente polémique autour des propos du Ministre de l'Intérieur sur la hiérarchie des civilisations, au-delà des relents nauséux qu'elle suscite, peut être le point de départ d'une réflexion autour des valeurs fondamentales que porte la France. Il est d'usage de faire de la France le lieu de genèse de valeurs universelles, telles que l'égalité ou la liberté.

Il l'a souligné. De leur côté, les paysans voulaient la liberté, mais désiraient surtout l'égalité. Libres depuis longtemps à la fin du XVIII, le système de servage ayant été quasiment partout

abrogé, ils vivaient encore sous le joug des rapports féodaux de production. « La féodalité était demeurée la plus grande de toutes nos institutions civiles en cessant d'être une institution politique. Ainsi réduite, elle excitait bien plus de haines encore, et c'est avec vérité qu'on peut dire qu'en détruisant une partie des institutions du moyen âge on avait rendu cent fois plus odieux ce qu'on en laissait » observait Tocqueville. Si bien qu'à la veille de la Révolution, la communauté rurale est unie face à l'exploitation féodale..

Ainsi, la liberté et l'égalité, ces valeurs structurantes de nos sociétés démocratiques, ne se sont pas créées ex nihilo, mais furent le produit de luttes sociales violentes et historiquement datées. Les historiens me pardonneront ce résumé succinct, et sans doute réducteur, mais le but de mon propos est ailleurs.

Pour répondre à cette question, il est utile et pertinent de (re)découvrir l'oeuvre de Bourdieu, notamment son travail autour de l'Etat qui a fait l'objet d'une récente publication, Sur l'Etat, somme de ses enseignements au Collège de France à ce sujet. Il y explique à quel point la pensée commune, ce qu'il nomme la doxa, cette croyance crue par tous sans acte de foi, car incorporée comme un allant de soi, structure nos modes de pensée et nous empêche de poser les bonnes questions. La doxa fonctionne comme un principe de censure invisible et indolore, elle est une réponse à une question qui ne se pose pas, qui semble ne s'être jamais posée.

Faire des valeurs comme l'égalité homme-femme, la liberté individuelle, la démocratie, etc. des valeurs universelles revient dans le même temps à dire que toutes les autres sont des valeurs particulières, des "idiotes éthiques", qui, de fait, servant des intérêts particuliers, ne sont pas dignes d'être considérées comme universelles. Consacrer l'universel, c'est réfuter dans le même temps le particulier, c'est légitimer en l'officialisant par la parole d'Etat, ce qui unit les hommes et en même temps, sanctionner et rejeter ce qui les désunit, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas de l'universel.

S'il y a aujourd'hui unité de conscience sur l'égalité homme/femme, cette unité de conscience est devenue une vérité officialisée, et en s'officialisant, elle a acquis le statut de vérité universelle, puisque l'Etat se constitue comme lieu de monopolisation et d'universalisation d'intérêts particuliers, en effaçant le souvenir même de leurs genèses.

Cette vision doxique est en réalité le produit d'un européenocentrisme, ou d'un occidentalocentrisme incorporé, nous laissant croire que ce que nous croyons est cru par tous, ou si ce n'est pas encore le cas, devrait l'être par tous. Autrement dit, les valeurs universelles que nous portons ne sont que des croyances qui fonctionnent parce que nous avons été conditionné à y croire, par effacement des genèses qui ont conduit à l'instauration de ces croyances. L'universalité des valeurs est donc une fiction sociale, un contrat fiduciaire implicite

particulier aux sociétés occidentales, qui n'a d'universel que ce que le discours sur l'universel a de performatif : faire exister ce qui n'est qu'illusion.